

ENTRE-DEUX



Louise Bontans

# Entre-deux

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

## CHAPITRE 1

Conservatoire National de Paris où l'on forme les futurs comédiens, hiver 1952.

La nuit est tombée sur Paris et la neige fait son apparition. De gros flocons tombent sur la capitale et les lumières de la ville rendent celle-ci mystérieuse et comme enveloppée de coton. Il est cinq heures de l'après-midi, un groupe d'une quinzaine d'étudiants sort du bâtiment. Parmi eux se trouve un jeune homme rêveur. Il est grand, brun, avec des yeux bleu ciel. Sa voix douce et grave vous fait sortir de ce monde barbare pour entrer dans un monde parallèle et paradisiaque. Bref, c'est un beau jeune homme de vingt ans à qui tous les espoirs sont permis car à la beauté physique vient s'ajouter le talent pour la pratique de sa future profession. Sans compter une maturité peu commune venant sûrement des années de guerre. Jean a perdu alors des proches et des camarades de son âge dont son meilleur ami Marc. Ce dernier n'avait que onze ans quand sa famille et lui-même ont été fusillés par les Allemands parce que son frère aîné, âgé de dix-sept ans à l'époque, était entré dans la Résistance. Jean a su plus tard que les nazis avaient reçu une dénonciation anonyme de la part de « bons français ». Mais aujourd'hui la guerre est finie, Jean est un jeune homme plein de vie et pour l'heure, il sort du Conservatoire.

Cependant ce soir, comme depuis quelque temps d'ailleurs et sans raison apparente, Jean parle peu à ses amis et il reste très distant d'Odile Forez, une belle jeune femme brune aux yeux verts du même âge que lui. Odile ne comprend pas l'attitude de Jean. Elle lui parle mais il lui répond du bout des lèvres. Visiblement sa présence le dérange, Odile le ressent et elle en est peinée. Jean salue tout le monde et prend le chemin pour rentrer chez ses parents où il loge encore. Odile le suit. Elle hésite, puis décide de le rattraper pour lui parler. Que se passe-t-il ? Elle veut savoir.

— Jean ! Jean !

Il ne s'arrête pas, il répond en marchant :

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu as Jean ?

— Mais rien !

— Alors s'il n'y a rien, pourquoi es-tu comme ça ?

— Tu m'embêtes à la fin, il n'y a rien je te dis. Laisse-moi, rentre chez toi.

— Et il n'y a rien ! Jamais tu ne m'avais parlé comme ça avant.

Il y a une autre femme, n'est-ce pas ?

— Mais tu racontes des bêtises ! Écoute (il s'arrête), je n'ai rien à te reprocher, tu es quelqu'un de formidable, seulement...

— Seulement ?

— C'est difficile.

Elle sent qu'il veut, voudrait lui parler mais qu'il n'y arrive pas.

— Dis ce que tu as à dire, ça te soulagera !

— Et bien, voilà !... Odile, il ne faut pas m'en vouloir.

Le cœur de la jeune femme se serre car elle a maintenant peur d'entendre la suite. Il continue :

— Je crois qu'il serait bon pour nous deux que, pendant quelque temps, enfin même pour tout le temps, nous ne soyons plus ensemble

Odile croit s'évanouir à ces paroles. Tout son monde, toute sa vie s'écroulent et l'apocalypse est à ses pieds. Pendant un court instant, elle ne peut pas parler. Puis elle se reprend :

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Encore une fois, tu n'y es pour rien ! C'est moi, c'est tout.

— Comment c'est tout ?

— Oui, je ne suis pas dans mon assiette en ce moment. J'ai besoin de prendre du recul, sur moi, sur ma vie. Tu comprends ?

— Non, je ne comprends pas. Tout ce que je sais, c'est que nous étions parfaitement heureux et que, du jour au lendemain, tu as changé. Tu n'es plus le même. Pourquoi ?

— Je ne sais pas Odile. Écoute, rentre chez toi maintenant. Laisse-moi.

— Tu ne crois pas que tu irais mieux si tu me parlais ?

— Non, tu ne comprendrais pas.

— Merci !

— Je te demande pardon ! Je veux dire que je ne comprends pas moi-même alors, pour l'expliquer à quelqu'un d'autre...

— Mais qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu ressens ?

— J'ai envie d'être seul. Ne m'en veux pas, mais c'est mieux que nous arrêtions notre relation.

— Mais je t'aime toujours moi ! Je t'aime ! J'ai besoin de toi ! Je ne peux pas imaginer ma vie sans toi.

— Non, ce n'est qu'une impression que tu as.

— Comment « qu'une impression ? » Mais tu ne comprends pas que je t'aime ? Je t'aime !

— Non Odile. Il faut te détacher de moi, je te rendrais malheureuse.

— Je suis sûre que non. Souviens-toi, nous avons prévu de vivre ensemble, dans un petit appartement.

— Écoute, ça suffit ! Je ne veux plus continuer cette relation, c'est tout !

Silence. Puis :

— On peut rester amis.

Une flèche n'aurait pas mieux transpercé le cœur de la jeune femme.

— Amis? Non, je ne le crois pas. Je te veux Jean. Je te veux avec moi, mais pas comme ami. Cela, je ne le supporterai pas!

— C'est comme tu veux. Maintenant, laisse-moi!

Il s'éloigne, la plantant là. Elle est désespérée. Elle le regarde s'éloigner, l'appelle même, le suit un instant mais comme il ne réagit pas, elle s'arrête et pleure en allant s'appuyer sur un arbre à côté d'elle. Son cœur est brisé et ses larmes sont à la hauteur de sa tristesse. Elle ne s'en rend pas compte, mais elle reste une heure plantée là, à pleurer dans le froid. Un brave homme la voit et lui conseille de rentrer, elle ne devrait pas rester dehors comme ça. Odile l'écoute mais ne l'entend pas. Pourtant au bout d'un moment, elle réalise qu'elle est dehors et qu'elle se gèle. Avec une démarche d'automate, elle prend la direction de l'appartement de ses parents. Le monsieur l'accompagne un peu, puis constatant qu'elle semble aller un peu mieux, la laisse continuer son chemin.

— Ça va aller maintenant, mademoiselle?

— Oui, merci monsieur.

— Allez, ne vous inquiétez pas. Un de perdu, dix de retrouvé, c'est que celui-là n'était pas le bon!

Oh si c'est le bon, pense-t-elle, puis le vieux monsieur s'en va et Odile marche, marche mais elle est tellement triste qu'elle ne regarde pas où elle va, elle marche. Alors qu'elle traverse une rue sans faire attention, une voiture roule vers elle sans qu'elle s'en rende compte.

Pendant ce temps, Jean a pris le métro. Un moment passé au musée du Louvre lui ferait du bien. Depuis qu'il est tout petit, il vient régulièrement dans ce musée pour voir les différentes expositions et il y est toujours allé d'autant plus volontiers qu'il a eu, très tôt, une passion pour la peinture. Lui-même dessine et peint



très bien. Il a du style et sa peinture figurative fait l'admiration de ses proches. D'ailleurs, il a bien hésité entre devenir peintre ou comédien et il en a conclu que s'il aimait peindre, il était encore plus attiré par la scène. Aussi s'était-il dirigé vers le métier de comédien, ne peignant plus qu'à ses heures perdues.

Arrivé au musée du Louvre, il n'y a presque personne. C'est normal, c'est la morte-saison d'une part et l'heure est tardive d'autre part. C'est alors que ses pas le guident vers les salles de la peinture du dix-septième siècle. Ses peintres préférés sont les impressionnistes mais ce soir, il a envie de changer, aussi se dirige-t-il vers une façon de peindre plus ancienne et plus classique. Il va vers les grandes salles où les immenses tableaux l'ont toujours impressionné. Il a envie de se vider la tête, de ne penser à rien, de se laisser aller et l'art l'a toujours aidé à se détendre, à se retrouver. Il avance maintenant dans les petites salles où des tableaux de taille moyenne ou modeste sont exposés. Soudain, Jean s'arrête, stupéfait. Comme elle est belle ! Qui est-ce ? « Portrait d'Henriette de La Paquaudière » dit l'étiquette. Il recule pour se mettre face au portrait. Comme elle est belle ! ne cesse-t-il de penser. Il est vrai que le tableau est éclairé de telle manière qu'on a véritablement l'impression que ce visage illuminé de fraîcheur va s'animer et vous parler. Le cœur de Jean bat à tout rompre, que se passe-t-il ? Il est sûr de l'avoir rencontrée mais où ? Cette douce douleur l'envahit de plus en plus fort au plus profond de son être. Ressemblerait-elle à quelqu'un qu'il a connu ? Non et pourtant... Pourtant ces visions qu'il a parfois et qui le montrent en compagnie d'une jeune femme dont il est éperdument amoureux... Ils se promènent tous les deux dans la campagne main dans la main. Mais oui ! C'est elle, c'est elle cette jeune femme devant lui, qu'il aime et qui l'aime, c'est ce qu'il ressent dans la scène qu'il revoit. Mais cela se passe au dix-septième siècle ! Il est triste dans le fond de son cœur. Pourquoi ? Il sent qu'il la perd, que sa vie est brisée,

il ne comprend pas. La vision revient ! Il la revoit à ses côtés, riant, plus belle encore que sur le tableau. Ils sont ensemble, dans les bras l'un de l'autre maintenant, ils sont heureux. Il y a une ombre derrière eux, plus exactement, derrière elle. Puis plus rien ! La vision s'est évanouie et il se retrouve debout, devant le portrait peint d'une femme aimée, sa femme. Oui il en est sûr, c'est de sa femme qu'il s'agit. Mais lui, qui est-il alors ? Il a senti qu'il était aisé et de noble famille aussi. Il a du mal à revenir à la réalité, il reste sur ses impressions de bonheur perdu et une angoisse, ou plutôt une immense tristesse l'envahit. Sa silhouette longiligne ne bouge pas pendant de longues minutes devant ce portrait qui semble lui sourire. Quand a-t-il été peint ? En 1673 par un auteur anonyme. J'aime bien le trait du pinceau, pense-t-il, l'artiste a un joli coup de patte. Un groupe de touristes britanniques arrive alors et envahit la petite pièce, jetant presque Jean dehors qui, de toute façon, est incommodé par ce bruit soudain et incompréhensible de la langue anglaise. C'est même avec un certain soulagement qu'il sort du musée, il a besoin d'air frais maintenant. Il reste songeur sur le chemin du retour, tout en marchant.

Place des Vosges, Jean arrive chez lui. Son père et sa mère sont rentrés. Ses parents possèdent un bel appartement et la fenêtre de la chambre de Jean donne sur la place. Monsieur Chabanne père est un monsieur austère d'une cinquantaine d'années. Il est à la tête d'une verrerie dont il est le propriétaire, il y emploie une quarantaine d'ouvriers. L'usine fonctionne très bien, mais c'est un homme très occupé et qui consacre peu de temps à ses enfants. Il aurait aimé que Jean fasse du droit, ce qu'il avait commencé de faire, mais sous l'influence de sa femme, il s'était laissé convaincre que Jean pouvait tenter d'entrer au Conservatoire National de Paris. Madame Chabanne est une très belle femme brune de taille moyenne dont la finesse des traits se retrouve chez ceux de son fils, son portrait craché de beauté et d'élégance. Plus jeune que

son mari de cinq ans, elle comprend très bien ses enfants, mais en ce moment, elle se l'avoue, elle ne comprend pas Jean qui, s'il a toujours été calme, discret, voire secret, n'avait encore jamais atteint le degré de repli sur lui-même de ces derniers jours. Elle ne sait pas ce qui arrive à son fils et elle s'en inquiète, même si elle reste confiante car elle connaît son garçon, cet état va passer. Il n'empêche ! Elle le surveille du mieux qu'elle le peut. C'est cette tristesse qui se manifeste d'un coup chez lui qui l'inquiète, que se passe-t-il ? Est-il possible que ce soit à cause d'une femme ? Déjà ? C'est vrai, son fils est un homme maintenant. Comme le temps passe vite ! Elle ne l'a pas vu grandir, elle l'a bien vu évoluer physiquement, mais au plus profond de son être, elle ne l'a pas vu changer. Il ne se confie à elle pas plus maintenant qu'avant, alors... En entrant dans la salle de séjour en le regardant, elle s'entend penser : comme il a changé ! Elle semble le découvrir : mon fils est un homme ! Ses attitudes, ses gestes, son air soucieux ne sont plus ceux d'un adolescent. Elle le regarde déambuler dans la pièce, embrasser son père pour lui dire bonsoir, on dirait qu'elle découvre sa démarche féline et mâle. Il l'embrasse à son tour, la douceur et la fermeté d'un homme ! Quel étrange sentiment ! Puis son cœur de mère pense que quoiqu'il advienne dans sa vie, je serai toujours présente pour mon enfant. Mon Dieu, donnez-moi toujours la force d'être à ses côtés afin de pouvoir le soutenir dans les épreuves de sa vie. Elle l'embrasse tendrement, comme toujours.

Il aime embrasser sa mère, cela lui donne un sentiment de douceur et de protection dont il a particulièrement besoin en ce moment. Il aime la légèreté de la vie chez ses parents qui l'ont toujours protégé, il en est conscient et il les en remercie bien souvent. Cependant ce soir effectivement, Jean est triste. Il a toujours l'image de « sa » femme devant lui et on dirait qu'elle l'appelle.

Elle a besoin de lui, mais comment ? Et comment répondre à cet appel ?

Son père lui dit qu'Odile a téléphoné, il ne la rappellera pas. Sa mère lui dit qu'ils vont bientôt manger et que sa sœur, de deux ans son aînée, est sortie. Ils ne l'attendent donc pas pour dîner. Y aurait-il eu une dispute entre Odile et son fils ?

Voilà peut-être la raison de son état ? Pourtant, sans savoir pourquoi, elle est inquiète. Il avait l'air totalement indifférent au fait qu'Odile ait appelé, il y a peut-être autre chose, mais quoi ? Elle regarde son fils se diriger vers sa chambre tout en faisant semblant de ne prêter attention qu'au couvert qu'elle met. De nouveau elle pense au temps qui passe et elle revoit Jean et sa sœur lorsqu'ils étaient petits. Jean est aussi brun que sa sœur et blonde mais comme ils se ressemblent, ils ont presque le même visage avec leurs traits fins. Elle entend de nouveau leurs rires, leurs cris de joie, son petit garçon qui court vers elle, vers sa maman.

Jean entre maintenant dans sa chambre C'est un endroit où seul son occupant est capable de retrouver ses affaires car il y en a partout. Des livres par piles entières tant sur les meubles que par terre. Des tableaux terminés ou non sont appuyés contre les murs et sur le chevalet se trouve un portrait d'Odile inachevé commencé il y a six mois maintenant. Il n'a pas envie de le finir. D'ailleurs, il va bientôt enlever ce tableau et l'oublier quelque part, dans un coin de la pièce. Même le lit est encombré de livres. Il les pousse, prend leur place, se met sur le dos et regarde le plafond. Il pense à Henriette de La Paquaudière. Henriette ! Qui es-tu ? Et pourtant il lui semble qu'elle est si proche, si proche de lui. Demain c'est décidé, il retournera au Louvre pour essayer d'en savoir un peu plus sur cette jeune femme pour qui son cœur bat malgré lui. Il ferme les yeux et s'endort en murmurant son nom.

## CHAPITRE 2

Une jeune femme allongée sur son lit dort, c'est la nuit. Tout le monde sommeille paisiblement dans le château. Les chevaux dans l'écurie se reposent également et les carrosses brillent sous la lumière du clair de lune. Une voix soudain l'appelle par son nom.

— Henriette ! Henriette !

Elle se réveille en sursaut, cherchant d'où ça peut bien venir. Elle s'assied. Sa respiration est rapide, haletante, des gouttes de sueur coulent le long de ses tempes, l'angoisse monte pour finalement retomber. Il n'y a personne avec elle dans la pièce, c'était un rêve ! Mais ce n'est pas la première fois qu'elle fait des songes bizarres et ils se sont multipliés ces derniers temps. Qu'est-ce qui peut bien lui faire ça ? Ce doit être l'angoisse éprouvée à cause de la réception donnée demain par ses parents qui lui met les nerfs à fleur de peau. Ce n'est sûrement pas le temps, nous sommes en plein été et il n'y a donc pas de feu dans la cheminée. Pour autant, la fraîcheur de la nuit pour la saison ne permet pas non plus de transpirer. Lorsque nous scrutons le visage d'Henriette, nous remarquons ses traits fins et réguliers, ses yeux bleus ressortent malgré l'éclairage nocturne et ses cheveux blond cendré adoucissent encore les traits du visage de cette jeune femme. Pour son époque, elle est grande avec ses un mètre soixante-dix.

Le simple fait de repenser à cette réception est un crève-cœur pour Henriette. Elle doit en effet être présentée là au duc Edmond de Montguilbert. Il a le même âge qu'elle mais il est ennuyeux et s'il est gentil, il n'en est pas moins mou d'après ce que l'on dit. De plus, il paraît que sa beauté ne ressemble en rien à celle d'Apollon, les mauvaises langues et Dieu sait s'il y en a, disent même qu'ainsi présentée à la face du monde, celle du duc ne peut permettre de rechercher que sa beauté intérieure, chacun sait que c'est elle qui compte le plus ! Pauvre Henriette ! Elle n'a aucune envie de se marier avec tel homme et cette union future la désespère : c'est un mariage pour les biens qu'il possède, c'est tout ! D'ailleurs, que peuvent-ils comprendre au cœur et aux aspirations d'une jeune personne qui ne demande qu'à aimer de tout son être un homme jeune certes, mais beau ? Rien ! Ce sont des parents, aucun espoir de se faire comprendre de ce côté-là ! Et encore, le duc a son âge, ce n'est pas un vieux croûton comme celui qu'a épousé son amie Béatrice, son mari a vingt-cinq ans de plus qu'elle ! Oui, mais d'un autre côté, il partira plus vite et Béatrice peut espérer être libre relativement jeune, si quelque maladie ne l'emmène, elle, avant. Comme tout cela est compliqué, pense-t-elle en se recouchant. Elle arrive finalement à se rendormir après une heure d'insomnie. Tout de même, elle a vraiment entendu une voix, d'où venait-elle ?

### CHAPITRE 3

Le soleil se lève sur Paris. La neige de la veille a tenu jusqu'à présent, les toits sont blancs. Jean a dormi tout habillé. Il se réveille dans son lit tout doucement, comme s'il ne savait plus où il se trouvait pendant quelques secondes. Puis il revient à la réalité : il faut aller en cours. Il se lève, embrasse sa mère qui n'a pas osé le réveiller hier soir et se prépare pour sa journée. Il est ailleurs, ses pensées sont toujours auprès d'Henriette, il n'arrive pas à s'en détacher.

Au Conservatoire il se concentre sur son programme et, comme d'habitude, il excelle dans ce qu'il fait, tant et si bien que des élèves d'autres cours viennent assister à ce phénomène de grâce, du talent et de l'humour, car Jean sait faire rire ses camarades et il est devenu populaire parmi les étudiants en art dramatique.

La matinée est vite passée. À midi, Jean plante là Odile et Bertrand :

— À plus tard !

Il disparaît tel un courant d'air. Il n'assistera pas aux cours de l'après-midi. Odile le regarde partir, elle est triste. Il ne veut même plus lui parler ! Elle baisse la tête et a envie de pleurer. Bertrand